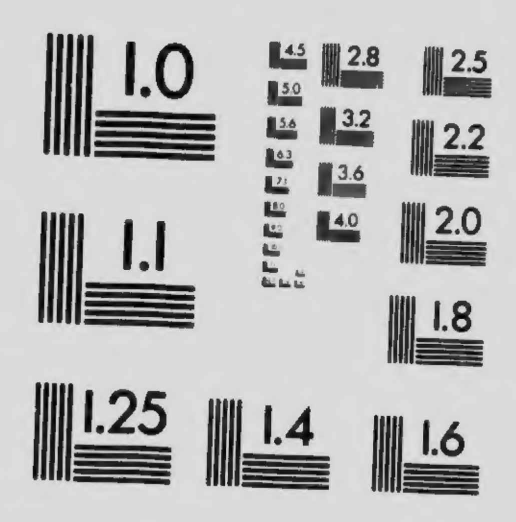
MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)





APPLIED IMAGE Inc
1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

JULES TREMBLAY

Les Ferments

(*Dessin hors-texte de Jobson Paradis*)

EXEMPLAIRE NUMÉROTÉ

OTTAWA
IMPRIMERIE BEAUREGARD
1917

DU MÊME AUTEUR

Des mots, des vers (1911).

Le français en Ontario (1912).

Une opinion sur la littérature canadienne française (1913).

La sépulture d'Étienne Brûlé (1915).

Du Crépuscule aux Aubes (1917).

JULES TREMBLAY

Les Ferments

(Dessin hors-texte de Jobson Paradis)

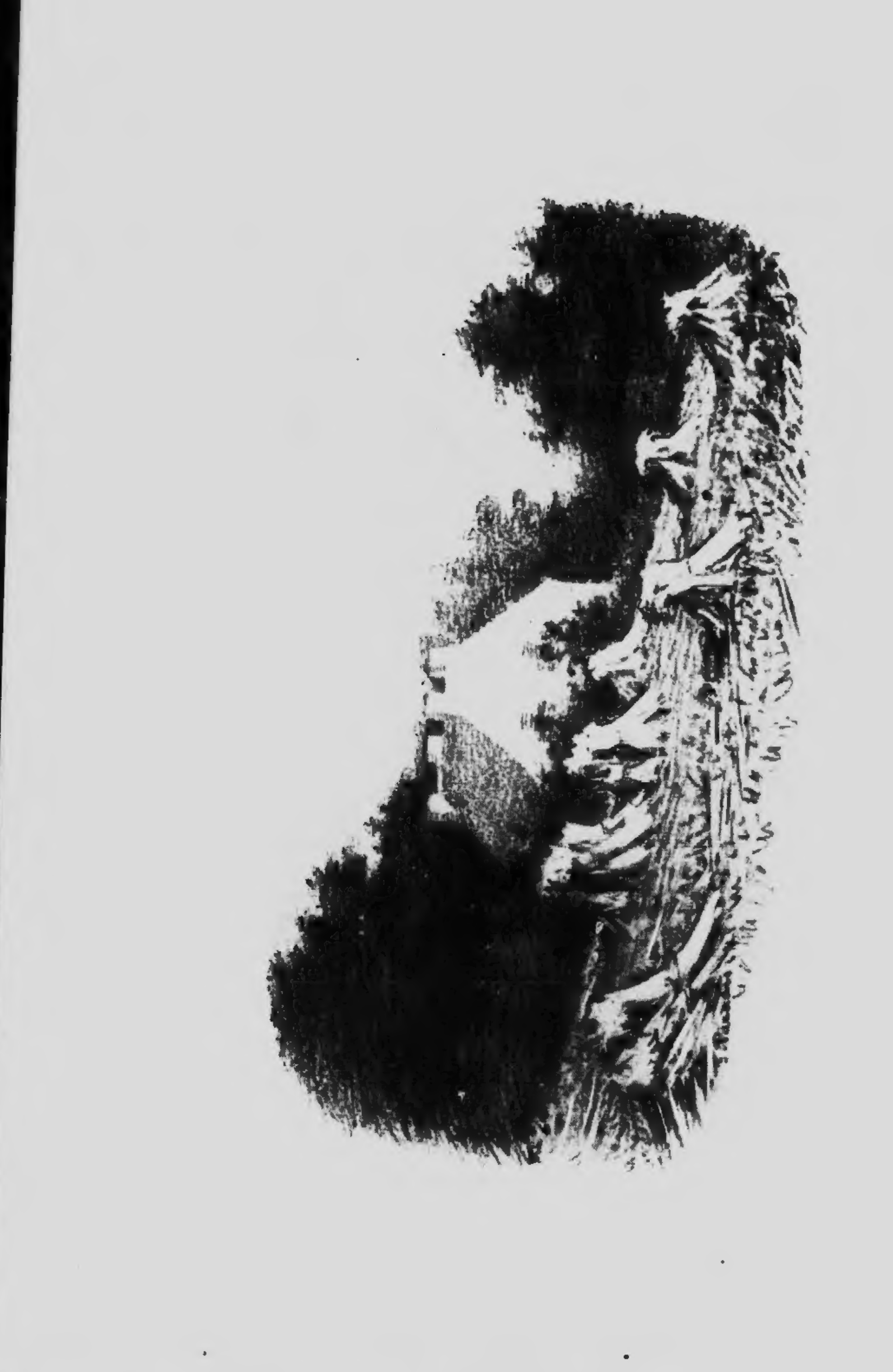
(EXEMPLAIRE NUMÉROTÉ)

OTTAWA
IMPRIMERIE BEAUREGARD
1917

Tirage à part de deux cents exemplaires numérotés et paraphés par l'auteur.

No. 60

....



STROPHES LIMINAIRES

LE COLON

" Etant d'ici, je sens le sol jusqu'au trefond
Comme si mes deux pieds s'y perdaient en racines."

Emile Verhaeren

(Les blés mouvants.)

J'ai pris racine au sol qu'ont découvert les nôtres;
Et dans chaque sillon, puisant leur souvenir
Comme un or épuré que rien ne peut ternir,
J'écoute dans mon cœur chanter leur voix d'apôtres.

Tous ceux-là, qui suivaient les traces de Brûlé,
A travers les taillis obscurs ou les savanes,
Pour semer largement leurs vertus paysannes,
Restent vivants en nous si leur rêve a croulé.

Il n'est pas une branche, il n'est pas une source
Dont la feuille en murmure, ou l'onde en clapotis,
Ne prononce le nom de ceux qui sont partis,
Et dont nous reprenons l'irréductible course.

L'humus retient encor la trace de leurs pas,
Sur les monts verts de chêne et les fonds de mélèze;
Et je me sens partout l'âme et le front à l'aise,
En répétant leurs mots, qu'ils ne cédèrent pas.

Lorsque le soir étend ses feux myriadaires,
Sur les toits endormis des colons fatigués,
J'entends les vieux refrains qui passaient grand-
[largués,
Sous le même azur vierge, en des temps légendaires.

C'est le même soleil qui darde ses rayons
Sur la jachère brune et les blés de ma ferme,
Et tout ce froment d'or que la terre m'afferme,
Connut la rude main d'ancêtres en sayons.

Qu'importent la patine et l'oubli des années!
Les villes ont couvert les forêts de jadis,
Sans pouvoir étouffer la croissance des lis,
Qui montrent en tous lieux leurs pousses obstinées.

Si la fleur est sauvage et se tient à l'écart,
Elle se répand mieux, tant elle est plus vivace;
La tige sort, timidement, à la surface,
Mais le bulbe s'attache au sol, de toutes parts.

Je reste dans mon bois, qui m'offre ses clairières,
Et je vois s'allumer les étoiles, lis d'or,
Sur le drapeau d'azur, qui reprend son essor
Comme aux jours où les preux reculaient nos fron-
[tières.

Et je songe, tout bas, en invoquant les cieux,
Que les codes, jamais, n'ont pu courber les astres,
Et que l'ame française affermie aux désastres,
Gravitera toujours dans l'orbe des aieux.

LES FERMENTS

I

LAUDES

I

LAUDES

Quatre heures. C'est le jour. Déjà le ciel s'allume
Le chaud rutilement d'une indécise brume
Mêle ses reflets d'or aux paillettes des eaux
Un bruit d'ailes, discret, s'échappe des roseaux
Loriots et pinsons battent des trilles prestes.
[illegible]
[illegible]
[illegible]

La brise harmonieuse a des parfums sonores
Le bosquet plein de vols fleurit par tous les pores.
La mésange franchit la gamme des couleurs,
En pillant la rosée au sein prude des fleurs.
Des cris montent dans l'air. La plaine est embaumée
Son arome, subtil comme une chose aimée,
Fleure ce qu'il atteint de son philtre enchanteur.
Les nids ont pour prier tout leur monde chanteur,
Pour encens les sapins, les fougères, la menthe.
Il n'est pas dans les bois une oraison qui mente.
Et l'âme peut monter, dans cette ascension,
Où l'aube rajeunie entre en procession;
Car toutes les beautés se fondent en prière,
Quand les brumes d'aurore éclatent de lumière
Pennes et floraisons exhalent vers les cieux
L'hosanna de la terre élevé jusqu'à Dieu!

II

AUBADE BOCAGÈRE

II

Aubade Bocagère

Les chansons écloses
Dans les mille voix
D'oiseaux virtuoses,
Disent dans les bois
Le rythme des choses.

Dans l'arbre mouvant
Frôlé par la brise,
Passent en rêvant,
Sur la feuille grise,
Les accords du vent.

Le concert des grumes,
Prenant pour archet
Les ajoncs des brumes,
Offre le cachet
D'un orchestre à plumes.

Le ruisseau furtif,
Coulant sur les roches,
Joue au positif,
En quadruples-croches,
Son léit-motif.

Dans la flamme altière
D'un joyeux réveil,
La forêt entière,
Au Père Soleil,
Offre sa prière.

III

RÉVEIL DES CHAMPS

III

Réveil des Champs

Tout se réveille autour de nous. Le frais matin
Surprend toute la vie acharnée au butin.
Au-dessus des hauteurs, un fluide ricoche
Et répète allégro les avés d'une cloche.
Par groupes, les bovins mugissant et meuglant,
Déroulent sur le val un épanchement lent.
Ils montent vers l'ombrage où la pâture est douce.
Balançant lourdement leur toison blanche et rousse.

Sous les pesants rameaux des chênes endormis,
L'effort silencieux d'innombrables fourmis
Fait surgir du sol noir l'éclat des sables jaunes,
En gonflant le sentier qui traverse leurs zones.
Bientôt l'œuvre tenace aura comblé de grain
Les couloirs sinués du grenier souterrain.
Aux champs, les hommes vont, une romance aux
|lèvres,
Grandis par les travaux dont la ville nous sèvre.
O les saintes sueurs qui donnent du froment!
Chaque sillon creusé provoque un battement
Plus viril dans le cœur de la famille humaine.
Semeur, ton geste las est plus fort que la Haine.
Il produit; et la terre, avide de fermer
Sur le grain la chaleur qui le fera germer,
Cache aux yeux pervertis les richesses accrues,
Que ne comprendrait pas la misère des rues!

IV

L'ŒUVRE

IV

L'Oeuvre

Hardi! Faisons pleuvoir les tiges et les fanes,
Avec le fruit charnu des glumes diaphanes.
Poussons notre conquête au rythme de la faulx.
L'heure de la moisson veut des zèles rivaux.
La glèbe se remplit de javelles aurées
Au balancement dru des mains accélérées.
Coupons! Elargissons la courbe des andains,
Et laissons le musard à ses honteux dédains.

L'atavisme du sol a des droits de noblesse
Trop rudes pour les bras que la besogne blesse.
Fauchons! Le bruit des faulx soulage les épis,
De richesses gavés et longtemps assoupis
Dans le mûrissement des forces qu'ils recèlent,
Et dont les embonpoints sous le fardeau chancellent.
Chantons à la vigueur des champs! Un refrain vieux,
Comme les vins cavés, se fait plus généreux.
Le neuf est aujourd'hui l'âme des vieilles choses,
Et le froment renaît du fléau des nivôses.
Les taillants sonnent clair, dans l'or des chalumeaux,
Et leur fanfare éclate aux seuils de nos hameaux.
Un crissement confus de paille qui s'écrête
Evoque les cargos, et les blés mis en crête,
Des jours où nos greniers, en vidant leur trésor,
Livrent à l'océan les céréales d'or.
Hardi, les gars! La brise au sein des champs déroule
Une majestueuse et permanente houle
Vibrante de soleil et de flots diaprés,
Où plonge en grisolant l'alouette des prés.

Muse des paysans et reine des chaumages.
Hardi! Elle nous voit, et gare le chômage!
Son vol est un délire, ainsi que sa chanson.
Tombe la faulx, tombe le blé, tombe le son
Qui part, va, vient, et court, au gré de la romance.
Une fauche finit, puis une autre commence.
Sans vide, sans repos, irisant de paillo
La poussière en tourmente au-dessus des sillons:
C'est la fête des prés, vive, lyrique, folle,
Précipitant l'acier dans la muraille molle,
Mettant le corps en nage et le rire en moiteur.
Hardi! Tant vaut l'épi, tant vaudra le batteur!
Un volier de bambins recueillera les glanes
Où le fer a troué des immensités planes.
Chaque pas en avant est une vérité
Qui dévoile aux vaillants l'Invisible Bonté!

V

CHORAL DES BLÉS

V

Choral des Blés

Midi! Gloire au soleil! Il fait chaud. Le blé pousse.
La vapeur monte. Un chant trille une plainte douce.
Les épis débordés portent allégrement
Le faix des pains futurs qui gonflent leur froment.
Un arome de force et de vie embrasée
S'infiltre dans le cœur, ainsi qu'une rosée;
Et comme elle il apporte un vigoureux levain
Aux germes en travail du mystère sylvain.

L'homme se sent plus libre et plus digne de vivre,
En moissonnant aux champs un plein air qui le cuivre.
Avec les blés fauchés qui tombent en réseaux,
Dorant les chaumes drus et striant les houseaux.
Les moissonneurs, cherchant l'abri des grandes
[meules,
Prennent un franc repas couchés dans les éteules.
Le pain est bon qu'on mange après l'avoir gagné
Sur le terrain qu'on a pour soi-même imprégné
De peines et d'espoirs inconnus à la ville,
Où l'esclavage est dur et la pitance vile;
Il recèle en sa fleur les puissances du temps,
Car il a combattu le givre et les autans;
Sa victoire, infusée au sang de l'homme grave,
Coule jusqu'à son âme, et largement s'y grave,
Comme un tracé d'eau-forte attaquant le métal;
Il fait jaillir l'idée au delà du frontal
En reculant les horizons de la croyance,
Et donne aux bras fourbus des gestes de vaillance,
Pour semer et gerber la vie en floraison,
Qui fait la main robuste et saine la raison.

La synthèse des blés abolit les stélages,
Qui déprimaient jadis le rêve des villages,
Et que l'humanité de ses larmes paya
Aux superstitions des plaines de Séia;
Comme un drapeau de joie éployé sur sa hampe,
La tige dresse au vent sa couronne de pampe,
Lourde et pleine du fruit d'héroïques labeurs,
Saintement dépensés par les messiers rêveurs;
Et la moisson remplit de ses relents les paumes,
Qui gardent longuement l'odeur verte des chaumes,
Afin que vers le ciel s'élève en liberté
L'encens pur de la terre à la divinité.

VI

RAPSODIE

VI

Rapsodie

Petit grain de blé
De forces comblé,
Dis-nous quel mystère
Te lève de terre,
Petit grain de blé?

C'est Dieu, c'est la Nature, et c'est l'ordre des mondes,
Qui versent dans le pré l'or de mes perles blondes.
Un hasard m'a fait naitre au regard des humains,
Et j'ai mis l'avenir en leurs fébriles mains.
Je surgis de la mort et je produis la vie,
Pour que jamais la faim demeure inassouvie
Chez les êtres égaux voués au même sort.
C'est pour l'égalité que des javelles sort
Le fluide qui passe en l'orbe des planètes,
Et que n'attire pas l'éclair des baïonnettes.
Je contiens tout le sang des cœurs miraculeux,
Et mes ferments sont nés dans l'âme des aieux,
Afin que la fierté des fécondes jeunesses,
En qui le juste voit les fougues vengeresses,
Abatte les abus sans cesse renaissants,
Comme une ivraie éparse aux toxiques puissants,
Qui soude à mes côtés son écaille hypocrite.
La fausseté, partout, cherche un Bien qui l'abrite:
Le vice en ma douceur invente un vitriol,
Et transforme mes sucs en poisons d'alcool.

De ta frêle tige
Vas-tu, sans vertige,
Jusques au palais
Épuiser l'ablais
De ta frêle tige?

Dieu commande, et je marche où m'attend le sillon,
De l'aurore endormie au couchant vermillon.
Pendant que les pierrots chantent mes épousailles,
Je vole dans la joie immense des semailles.
Le paysan loyal me donne plus d'amour,
En broyant sous ses pas l'étape d'un long jour,
Que le riche orgueilleux n'en garde en sa vieillesse
Pour le trésor qui fuit sa tragique faiblesse.
C'est aux humbles que parle en son langage pur
Le crépitement vif et chaud de mon fruit mûr;
Sur leur front rayonnant du prodige des marnes,
Et dans leurs bras nerveux que la tâche décharne,
Passe un courant divin descendu d'outre-ciel,
Mais le courant se brise au porche solennel.

Dont la grille forgée où la pitié s'enferme
Ne veut pas s'entrouvrir aux appels de la ferme.
Je vais où me conduit le sort de l'épillet.
Ma fleur y tombe, et voit les flammes de juillet
Semer sur le vallon des prismes de victoire,
Où ta pensive main recommence l'histoire.

*

Petit grain de blé
D'œuvres accablé,
Ta vigueur s'évade
Aux lointaines rades,
Petit grain de blé.

*

Je m'élance en tous lieux où m'appelle un devoir,
Et j'apporte avec moi les baumes du terroir.
Je veux que le parfum de mes plaines fauchées
Soutienne mes enfants à l'assaut des tranchées.
Ceux qui portent là-bas l'audace des bois-francs,
Sont issus de la glèbe et sortis de nos rangs.
Ils viennent du pays où la vague française
Roule son flot puissant qu'aucun môle n'apaise;

Trois siècles ont pour eux gardé le souvenir,
Malgré l'oubli des lois qui le voudraient ternir,
Et l'âme qui vibrait aux chocs de Sainte-Foye,
A pour devise, encor, les mots: "Jamais ne ploye!"
Ils ont vu Courcelette, Ypres et Festhubert,
En marchant aux Prussiens le cœur à découvert.
C'est pour ceux-là que je travaille et que je peine,
En dorant les grains lourds qui font pencher leur
[gaine.
Je hâte la récolte, afin que nos Poilus
Passent victorieux l'homicide talus,
Aux côtés de Barré, d'Asselin, et De Serres,
Pour prendre l'Aigle Noir et lui rompre les serres.

* * *

Bon pied, bon œil, le regard vif,
Et le sourire aux commissures,
Ils ne craignent pas les blessures
Qui leur entreront dans le vif.

Ils iront à la baïonnette,
Malgré la grêle des obus,
Vers les inattingibles buts,
Mais ils y feront place nette

Ils culbuteront l'Allemand
Dans la tranchée ou dans la plaine,
Et vaincront sans reprendre haleine,
Quand même, on ne sait trop comment

Sous les armes, ils ont la Gloire,
Et voient dans les plis du drapeau
Paraitre le Petit-Chapeau,
Comme un présage de victoire

Le sang fort de la Liberté
Coule dans leurs membres robustes,
Et l'on sent battre sous les bustes,
Dans ces nobles cœurs, la Fierté.

Pour guérir la détresse humaine
Qui clame vers le Ciel: "Je crois!"
Au nom des peuples mis en croix
Ils triompheront. Dieu les mène!

* * *

Petit grain de blé,
Quel deuil a troublé
La paix de nos chaumes?
Tu mouilles ma paume,
Petit grain de blé.

* * *

Ceux qui sont morts viennent parler à ceux qui vivent
Ils brisent un moment les liens qui les rivent
A leur monde invisible où ne vont pas nos yeux
Dans la tranquillité des soirs mystérieux.
J'entends sourdre la voix du passé, qui sommeille
Dans les alluvions où j'enfouis l'oreille.
Elle dit, cette voix, que le droit du plus fort
A les mêmes rigueurs contre le saint effort.
L'Europe n'est pas seule où la Justice pleure.
On veut qu'en mes vertus la générosité meure
Pour avoir trop aimé l'âme du sol natal,
Et jusque dans mes bois, un gendarme brutal
Veut me faire oublier le doux parler des mères,
Qui depuis si longtemps berçait mes œuvres chères.

C'est un crime onéreux que d'être blé français,
Il ne faut pas germer dans les champs que je sais
Avoir été foulés par nos femmes normandes,
Mais obéir aux vœux des sentences gourmandes,
Qui voudraient étouffer de nielle et d'arrêts
Les ferments immortels cimentés aux guérets

*
* *

Voix mélodieuse de France,
Tu chantes en Ontario
Le poème de la souffrance
En un clair élan de brio!

Ta parole est une harmonie,
Qui s'amuse aux gammes des sons
En virtuose d'ironie,
Et change le deuil en chansons.

Ta vigueur est toujours vivante,
(On n'enchaine pas un gosier.)
Tes mots sont la flamme mouvante
Dont s'illumine le brasier.

Toute lumière des Coupoles
Cherche ta suave beauté,
Car en l'altitude où tu voles,
Tu reflètes la Vérité

Tu restes la porte de l'âme
Et des vœux meilleurs de l'esprit
Toute largesse te proclame
Toute ignorance te proscrit.

Tu dis les volontés divine
Et brûles des feux de la Croix
Les taudis cachés des ravines
Et les domaines où tu crois

Tu demeures hautaine et libre,
Depuis le geste de Brûlé
Sur nos fronts ton rayon vibre,
Que le ciel soit pur ou voilé.

Car tu fus ici la première;
Aux ruines tu survécus
Dans ta vaillance coutumière,
Et tes fils ne sont pas vaincus.

Lève ta voix victorieuse
Sur le sol que tu fécondas.
Il n'est d'étape glorieuse
Sans ton cri, dans les Canadas.

Monte vers des hauteurs nouvelles,
Malgré les fers, malgré la Loi.
Toujours grande tu te révèles,
Et notre loyauté, c'est Toi!

* * *

Petit grain de blé
Trop souvent criblé,
La vivace flore
Renait à l'aurore,
Petit grain de blé!

VII

NOCTURNE

VII

Nocturne

L'ombre du soir gravit les côteaux éloignés,
Dans la pourpre diffuse et le mauve baignés;
L'horizon les découpe en silhouette franche,
Elagant le vallon, le bosquet et la branche,
Et met un nimbe d'or au crépuscule vert.
Lente et sonore, une prière à ciel ouvert
S'élance d'une cloche et survole la plaine,
Comme un paisible adieu des ormes et des plaines

Au moissoneur lassé de son œuvre d'amour,
Et qui contemple encor la fin grave du jour.
Tête nue, à genoux devant Dieu qui l'écoute
L'homme pense à l'effort que son zèle lui coûte;
Mais il bénit le Maître, à l'heure du repos,
Et sent ressusciter en ses membres dispos
Une nouvelle ardeur à prodiguer aux autres
Le travail de ses bras et le pain des épeautres.
La forme se confond dans la brève clarté,
Silencieuse et chaude, où les souffles d'été
Inspirent aux voyants de généreux oracles.
C'est dans la nuit que Dieu libère les miracles
Qui font aimer en Lui les credos du terroir.
L'univers infini prend l'astre pour miroir,
Et darde son image au delà des vieux mondes,
Reflétés à nos yeux comme des pointes rondes,
Et portant jusqu'à nous de mourantes lueurs,
A l'heure où la Nature étouffe ses rumeurs,
Afin que la fatigue, en fermant les paupières,
Puisse oublier l'éclat des ardentes lumières.

"La paix soit ici-bas aux bonnes volontés,"
Dit la voix paternelle, en son éternité:
Homme, si tu comprends les paroles du Maitre,
Songe dans ton emprise aux frères qui vont naitre.
Un geste fraternel est un divin flambeau
Sur les sentiers qui vont des langes au tombeau.
La vision qui point à travers les moyettes
Brode un sourire d'ange aux blancheurs des layettes,
Et transforme les blés en berceaux vagissants,
Où viennent les aieuls pencher leurs fronts puissants
De toutes les grandeurs qui montent de la terre,
Sur les frêles blondins glanés dans leurs artères.

VIII

L'AMOUR DU SOL

VIII

L'Amour du Sol

Je demande au colon ployé sur les guérets
S'il quitta la Cité sans plainte et sans regret.

* * *

Je n'ai jamais aimé les villes étouffées,
Où l'indigence d'air étrangle par bouffées.
Le citadin fragile est comme un passereau:
Il mourrait des labeurs trop graves du terreau.
Ignorant les ennuis dont la cité fourmille,
Mon travail est joyeux et nourrit ma famille.

Je laboure le sol, je moissonne le grain,
Et ne connais jamais le poids d'un front chagrin.
Vous plaignez mes loisirs? J'ai bâti ma chaumière
En gagnant au lever le pas sur la lumière.
Dès l'aube, je prenais un tonique d'air pur,
Et le soleil, tranchant sur le plâtre du mur
L'ombre lente à baisser derrière les érables,
Me disait que le Ciel a des lois admirables,
Et que le Créateur sait se montrer clément
Envers qui se résigne à son propre élément.
Vos livres, vos palais, vos temples, vos musées,
Vos théâtres, remplis de foules amusées
—Ou voulant le paraître en riant de leur sort—
Tout cela ne vaut pas une tige qui sort
A travers le sol dur qu'elle bombe et qu'elle ouvre.
Un arceau de forêt est plus vaste qu'un Louvre.
Mon livre à moi, c'est la Nature et ses leçons,
Poème toujours grand où le rythme et les sons,
Partout recommencés, forment une harmonie
Entendue à toute heure et sans monotonie.

Mes plaisirs? Je les ai sous l'ombre des grands bois,
Et je les comprends mieux lorsque seul je les vois.
Un rayon d'or s'y glisse et fait des verrières
A travers les rameaux qui bordent les clairières.
J'ai des temples de marbre où Dieu vient me parler
Sans gagiste envieux qui cherche à me troubler.
Les rochers de granit, les antres de porphyre,
Lorsque j'y vais prier, à Dieu peuvent suffire,
Si mon âme est sincère et si je crois en Lui.
Ma science? Elle est là. Chaque étoile qui luit,
Et tout ce qui m'entoure, expliquent ma richesse.
Je n'ai pas de spectacle, hors celui de l'espèce.
On me dit ignorant, chez les civilisés.
Je compte moins d'espoirs et de rêves brisés
Que tous vos fainéants saturés d'espérances.
Je médite parfois sur leurs molles souffrances,
Sur leurs déchirements, sur leurs larmes du cœur,
Et je ris de les voir couler des yeux moqueurs
Vers ma rusticité, trop souvent bénévole.
Le paysan travaille et la colombe vole;

Le citadin s'amuse. A ce compte, croyez
Que je reste terrien, et que vous m'effrayez
En comparant mon rêve à vos palinodies,
Car je suis le Poème, et vous la comédie.

IX

LE CRI DU NOURRICIER

"Tous les chemins vont vers la ville.
Emile Verhaeren.

IX

Le Cri du Nourricier

"Tous les chemins vont vers la ville"
Emile Verhaeren.

J'ai quitté pour jamais vos sombres horizons,
Cruellement fermés aux toits de vos maisons,
O tombeaux de la paix, villes tuberculeuses!
Jusque dans nos hameaux les fictions voleuses
Ont épuisé les bras qui vous donnaient du pain.
La Misère s'en va chez vous, clopant-clopin,
Marquant sur les fronts lourds les futures déroutes,
En son cortège long grossi de banqueroutes.

Vous mentez à nos gars, et vous brûlez leur sang
Dans un ruisseau de bronze et d'acier rugissant;
Vous nous assassinez des campagnes entières,
Pour peupler sans repos l'usine-cimetière.
La moelle du pays coule dans vos canons
Sans vouer au mépris vos profiteurs sans nom,
Sans qu'une voix s'élève et demande justice
Au nom de ce qui meurt dans vos rires factices;
Car ce sont nos enfants qui tombent sous vos murs
Et jonchent vos pavés comme des fruits trop mûrs;
Ils n'étaient pas créés pour les tâches malsaines,
Qui vident les cerveaux et dessèchent les veines,
Mais devant Dieu promis aux doctrines du sol,
Ils promenaient la faulx sans laisse sur le col,
Bons chiens de garde aimant à vivre altiers et libres,
Ayant le cœur loyal et d'honnête équilibre;
Ils étaient, dans les os, restés francs campagnards,
Mais, libres, ils plaignaient vos embauchés cagnards;
Ils adoraient leur Dieu sans craindre les risées,
Suivant avec amour les austères brisées

Dans les traditions qui font les hommes grands
Et les gardent petits dans l'âme des parents.
" La gloire des cités émancipe les races,"
Dites-vous! Cette gloire a des rançons voraces.
C'est nous qui les payons de fatigue sans fin,
En cachant à vos yeux le spectre de la faim.
La gloire, c'est un mot, quand mon semblable souffre
De vos biens usurpés qui nous traînent au gouffre.
Les ondes, la vapeur et les creusets d'acier
Dressent sur vos trésors un pesant balancier.
Son impulsion peut, s'il monte ou se rabaisse,
Balayer votre gloire et rompre votre caisse.
Quand les écroulements dépassent vos comptoirs,
Ils viennent s'endiguer aux bois de nos plantoirs.
Il ne faut pas, jamais, que notre tâche hésite,
Même si nous faisons vivre vos parasites.
Le chômage du soc est un arrêt de mort,
Car vos progrès géants viennent de notre effort.
La campagne promet une gloire plus belle
Sans forcer le prochain à porter l'escabelle.

Ici, c'est le devoir qui hausse le pays.
Par les grands paquebots chaque jour envahis,
Vos cales et vos ports offrent pour l'arrimage
Nos blés dorés et nos sueurs en essaimage.
La gloire! C'est la paix qui brille sur la croix,
Sur les blondes moissons qu'en travaillant j'accrois
Sans quereller la peine et marchander l'obstacle;
Elle étend sur le chaume et sur mon habitacle
Son rayonnement clair fait pour la liberté;
Elle donne un sourire à toute la beauté;
Volières et pistils, essaims multicolores,
Brillent rapidement comme des météores
Sur les arbres ombreux qui les laissent muser;
On entend la cascade et les rives jaser;
Regardez-les s'épanouir, ces fleurs vibrantes:
Elles ne craignent pas les tempêtes errantes
Et n'interrogent rien au delà du soleil.
Pour connaitre un moment leur bonheur sans pareil,
Elles vivent une heure et ferment leur corolle.
La gloire est ce qui va sans geste et sans parole.

Elle admire en secret l'épuisement vainqueur
Qui donne le triomphe aux droitures du cœur.
J'épelle constamment les secrets de la terre
Pour assurer aux miens la vigueur salutaire;
J'épands les blés jaunis, comme un immense émail
Où le Seigneur écrit: " La paix soit au travail! "
J'alimente la vie autour de ma campagne,
Et jusqu'à vos banquets aux menus de Cocagne,
Je porte le trop-plein de ma fécondité,
Et raffermis l'espoir en la fraternité.
Je grandis mon pays en m'exaltant moi-même,
Et je monte plus haut vers l'idéal que j'aime,
En déchirant l'humus où se cache un trésor,
Afin que sous ma bêche il jaillisse de l'or.
Ah! vous ne savez pas ce que vaut une fable,
Quand vous vous attardez insolemment à table
Et laissez l'indigence achever de mourir
Au pied de vos balcons lassés de voir souffrir.
Vous ne comprenez pas que la pitié des hommes
Est un devoir auguste, à l'étage où nous sommes.

Combien de miséreux ployés sous le fardeau!
Pour un piètre michon et pour un verre d'eau
Qu'ils viennent mendier aux portes de service
Et que vous refusez en condamnant le vice,
Combien de vos festins n'ont-ils pas défrayés?
De la grève en haillons vous êtes effrayés,
Mais vous thésaurisez le sang de la Misère!
Combien de mutilés vous ont rendus prospères?
Demandez maintenant ce que valent mes bras
Pour grandir un pays que vous tondez à ras.
Vous inspirez la haine à l'ouvrier des villes,
Ce fils de paysans dont les mains sont serviles,
Et vous le rendez lâche en lui donnant l'orgueil,
Pour hâter sa descente à l'oubli du cercueil.
Car c'est vous, les cités, par vos fêtes menteuses,
Qui créez aux guérets des âmes vaniteuses,
Et jetez dans la rue en groupes désœuvrés
Les phalènes du sol vers l'Idole attirés.
Les humbles peuvent bien nier vos consciences,
Et tuer le repos, pour que la patience

N'atteigne pas le terme où le poing veut venger
Ceux que votre superbe a privés de manger.
Car votre hypocrisie où la crainte s'isole
Ne laisse rien fleurir qui relève et console.
La Généreuse empêche, en vous nourrissant tous,
Le pays de crouler avec nos rêves fous
Dans l'industrialisme effréné des usines,
Où fondent les vigueurs que l'aisance fascine.
Videz prés et vallons sans penser à demain,
Et l'émeute naîtra pour un morceau de pain.
Voilà pourquoi les bois que mes travaux essartent
Me disent de rester à l'heure où d'autres partent,
Et pour chaque terrien pris dans le tourbillon
Qui souffle vers la ville e[illegible]che le sillon,
Je livre la forêt au coutre des charrues
Pour rendre au champ désert les forces disparues.

X

DEMAIN

"Je songe aux blés coupés qui ne sont point les nôtres,
Et dont les épis mûrs font du pain pour les autres."

Jean Richepin.

Le Chemineau.

X

Demain

Je songe aux blés coupés qui ne sont point les nôtres,
Et dont les épis mûrs font du pain pour les autres !

Jean Richepin,
Le Chemineau

Froments nouveaux, serrez vos rangs précipités.
Faites-en le rempart des saines libertés,
Afin que vos épis, en nourrissant les autres,
Répandent la vertu des blés qui furent nôtres.
Prodiguez largement vos levains généreux,
Pour que l'homme ait au front moins de plis
[ténébreux.
L'âme qui ne croit plus aux fortes destinées
Ne connait pas la joie, et ses peines sont nées,

Je veux que ma vigueur allège les fardeaux
Chez ceux-là qui demain quitteront leurs bandeaux.
Je crois en l'avenir et pour lui je travaille
En réveillant le pain qui dort sous la broussaille.
La hache en main, j'abats l'ombre des pins géants,
Et rouvre aux feux du ciel tous les pores béants,
Afin que le soleil verse à foison la vie
Dans l'ombre où sa lumière ardemment poursuivie
Laissait mourir le germe et pâlir le ferment.
Je porte en l'abatis le chaud effarement
Du fer et de la flamme, et délivre la terre,
Que l'azur reconquis soulage et désaltère,
En noyant de ses rais l'eveil des noirs limons.
Puis je conduis le soc sous l'effort des timons,
Et le sol rudoyé des brûlantes novales
Féconde en ses retraits les gloires estivales.
Les blés semés, germés, dorés, mûris, coupés,
Pour remercier Dieu rouvrent les poings crispés.
Ce n'est pas en voyant s'épanouir la glèbe
Sous le regard ému des vieux et de l'éphèbe

Que l'homme peut gémir et se frapper le front;
Et l'heure vient, peut-être, où les maux finiront,
Guéris par les sueurs qui baignent les araires,
Et montrent aux humains les saints itinéraires
Où, s'élevant toujours vers l'immortalité,
Dans un rêve pieux l'âme ait sa liberté
Le diadème lourd pèse son métal faux,
Et tremble de crouler au tranchant de la faulx
Les guerres, la terreur éternellement vaine
N'ont pu le protéger contre sa fin prochaine
Plus que l'éclair du glaive une grêle de blé
Disperse le cénacle au palais assemblé.
Car c'est du sol que surgira le droit de vivre,
En donnant à chacun sa page du grand-livre,
Et le soc prévaudra contre l'accapareur
En rayant d'un sillon les siècles de terreur.
Le destin va plus loin que les bornes d'empires,
Et la robe de sang des majestés-vampires
Ne saurait arrêter l'épanchement fatal,
Qui doit déraciner dans son remous brutal

L'assise chancelante et vétuste du trône.
Le semeur ne veut plus de la hautaine aumône
Qu'on accorde aux vilains à la grille des rois,
Mais demande sa part sous l'égide des lois,
Et refuse d'avoir à saluer pour maître
Un sot que dans la pourpre un hasard a fait naître.

*
* *

Je t'aime, ô mon froment, car tu sors de ma main,
Plein des baisers du ciel et de l'amour humain.
Epands ta fleur aux quatre vents de la chimère,
Et fais mûrir ton rêve en la vie éphémère,
Pour que tes blonds épis, versant la charité
Au cœur des hommes francs, sauvent l'humanité.

TABLE DES MATIÈRES

Achevé d'imprimer le 30 novembre 1917, aux
ateliers de l'imprimerie Beauregard.
222, Avenue Guigues, 222
Ottawa